

Le maître de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande — Jacques Lacan

Lacan Quotidien



n° 721 — Jeudi 15 juin 2017 — 06 h 29 [GMT + 2] — lacanquotidien.fr

Sommaire

La jurisprudence et les bons sentiments à l'ère de Trump
par France Jaigu

Mathilde Madelin, Le désir tragique de l'abstentionniste

NINA VERSUS ŽIŽEK

Nina Krajnik, Nina's Story (3): The Slovenian Acheron

CHAMP FREUDIEN ANNÉE ZÉRO

Jacques-Alain Miller, Chronique de l'Année Zéro

CRISIS IN VENEZUELA

Gerardo Requiz, La salida
Gustavo Zapata, Pero, entonces, ¿qué es lo que pasa en Venezuela?
Jorge Yunis, No satisfacer el deseo del amo
Osvaldo Delgado, Un resto de malestar a soportar

Lacan Cotidiano

Suplemento especial de Lacan Quotidien



EL DEBATE ARGENTINO

Gustavo Stiglitz, Diana Wolodarsky

LECTURAS

Guillermo Belaga, Amanda Goya

CAMPO FREUDIANO AÑO CERO

Presentación de la Red Zadig en España

INTÉRIEUR

Une exposition du 40^e anniversaire du Centre Pompidou
à l'abbaye d'Ardenne, à Caen, du 25 juin au 22 octobre 2017
par Gérard Wajcman

La jurisprudence et les bons sentiments à l'ère de Trump

par France Jaigu

Barry Goldwater, candidat malheureux aux élections présidentielles américaines de 1964, était deux fois à l'honneur dans le *New Yorker* du 22 mai dernier. Une première fois dans un article de Jeffrey Toobin sur son rôle auprès de Nixon pendant le scandale du Watergate, une seconde à propos de la *Goldwater Rule* de 1964, sous la plume de Jane Mayer.



Where is the Grand Old Party?

Qui se souvient de l'ancien sénateur de l'Arizona, disparu en 1998 ? Rappelons-nous : en 1964, les Etats-Unis s'apprêtent à élire leur 36^e président. Lyndon Johnson, le vice-président de JFK, devenu président le 22 novembre 1963 à Dallas dans les circonstances tragiques que l'on connaît, est le candidat du parti démocrate. Il s'apprête à affronter Barry Goldwater, un Républicain « pur jus », ayant rompu avec la tendance libérale qui régnait dans son parti depuis la Seconde Guerre mondiale. L'Histoire ne retiendra pas la croisade peu glorieuse de Goldwater contre le *Civil Rights Act* de 1964, loi qui a mis un terme définitif à la ségrégation *de facto* sévissant dans le sud du pays. Elle ne retiendra pas non plus son écrasante défaite face à Johnson (six Etats remportés et seulement 36% des suffrages exprimés).

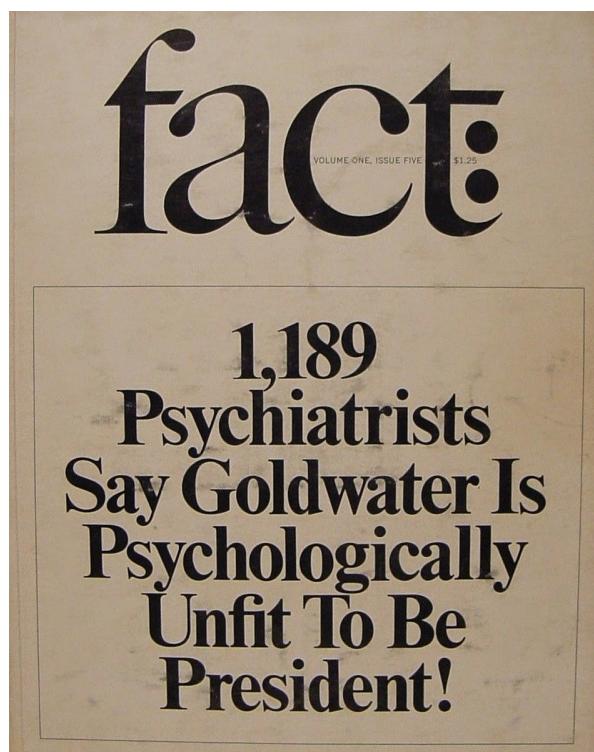
Si on parle de lui aujourd'hui, c'est en termes autrement plus flatteurs. Goldwater est l'un des « *honorable Republicans* » qui sont parvenus, en plein Watergate, à convaincre Nixon de quitter le pouvoir. C'était le 7 août 1974, Goldwater était accompagné du Sénateur Hugh Scott et du député John Rhodes. Les trois hommes s'étaient rendus à la Maison Blanche pour annoncer au président que son parti était sur le point de le lâcher. Le lendemain, Nixon démissionna.

On comprend que Barry Goldwater soit cité en exemple à l'heure où les Républicains témoignent d'une complaisance consternante à l'égard des agissements du président Donald Trump. Aussi l'article de J. Toobin dans le *New Yorker* résonne-t-il comme un appel aux politiciens du *Grand Old Party*.

An unfit mind ?

Par un de ces hasards délicieux dont l'histoire est friande, voici que les noms de Goldwater et de Trump se trouvent associés de nouveau à propos de la fameuse *Goldwater Rule* adoptée par l'American Psychiatric Association (APA) en 1973. C'est à cette époque que l'APA publie la première édition de ses *Principles of Medical Ethics*. Et c'est à la section 7 qu'on trouve la fameuse *Goldwater Rule* laquelle stipule que : « *On occasion psychiatrists are asked for an opinion about an individual who is in the light of public attention or who has disclosed information about himself/herself through public media. In such circumstances, a psychiatrist may share with the public his or her expertise about psychiatric issues in general. However, it is unethical for a psychiatrist to offer a professional opinion unless he or she has conducted an examination and has been granted proper authorization for such a statement* », « Il arrive qu'on sollicite l'avis de psychiatres à propos d'individus qui ont soit acquis une certaine notoriété, soit parlé d'eux-mêmes dans les médias. Dans de telles circonstances, un(e) psychiatre peut être amené(e) à s'exprimer publiquement en faisant état de sa compétence. En revanche, il est contraire à l'éthique de notre profession pour un(e) psychiatre de proposer un diagnostic à moins qu'il/elle ait procédé à un examen et qu'il/elle ait reçu l'autorisation de s'exprimer à ce sujet ».

En 1964, en pleine campagne présidentielle, un débat est lancé quand le magazine *Fact* publie un papier intitulé « *The Unconscious of a Conservative: A Special Issue on the Mind of Barry Goldwater* », « L'inconscient d'un conservateur : numéro spécial sur le mental de Barry Goldwater ». L'article prétend déterminer, grâce à une enquête menée auprès de plus de 1000 psychiatres, si Goldwater serait en mesure d'exercer la plus haute fonction du pays. La conclusion est défavorable au candidat, celui-ci étant jugé « *psychologically unfit to be President* », « psychologiquement inapte à être Président ». Goldwater perdra certes l'élection, mais il gagnera son procès contre le rédacteur en chef de *Fact*, un certain Ralph Ginzburg, condamné à lui verser 75 000 \$ de dommages et intérêts. Les psychiatres de l'APA édicteront alors pour eux-mêmes une règle de bonne conduite, qui porte le nom de Goldwater.



Près de 50 ans plus tard, la conduite erratique du président Trump a remis la *Goldwater Rule* sur la sellette. Si nombre de membres de l'APA restent fermement attachés à ses principes, d'aucuns – c'est le cas du Dr Bandy X. Lee, une professeure de psychiatrie à Yale (1) – considèrent qu'invoquer la règle, paradoxalement, relève de manquements à l'éthique de leur profession. Citant un autre principe, celui du *duty to warn, devoir de mise en garde*, lequel prévoit des limites au maintien du secret professionnel – notamment dans le cas où un patient pourrait se révéler dangereux pour lui-même, pour son thérapeute ou pour d'autres –, ces praticiens estiment qu'il est au contraire de leur devoir de mettre en garde le peuple américain contre son président. Ne pas le faire relèverait donc d'un manquement à l'éthique de la profession. Les partisans de la ligne *duty to warn* (comme ceux qui se réclament de la règle Goldwater) s'appuient sur leur propre jurisprudence, celle de *Tarasoff v. Regents of the University of California* confirmée à deux reprises, en 1974 et en 1976. Les plaignants, monsieur et madame Tarasoff, dont la fille avait été assassinée par l'un de ses camarades de faculté, avaient assigné l'université de Californie au motif que le psychologue universitaire qui suivait l'étudiant, aurait dû avertir leur fille des menaces que celui-ci avait proférées à son encontre en séance.

On comprend dès lors l'embarras des journalistes. L'article de J. Mayer dans le *New Yorker*, loin de trancher le débat, se conclut par une anecdote en forme d'acte manqué : Jerryold Post, un psychiatre du Maryland fermement opposé à la règle Goldwater, croyant que l'interview télévisée qu'il avait accordée à Dan Rather était terminée et que tous les micros étaient coupés, avait évoqué le « narcissisme pathologique » de Saddam Hussein. Un autre article, du *New York Magazine*, daté du 20 avril, se perd dans les sables du premier amendement (celui qui garantit la liberté d'expression). Les décisions de justice sont renvoyées dos à dos, dans une interminable partie de ping-pong. C'est que chaque camp se drape dans une rhétorique de bons sentiments, lesquels ne s'appuient, en définitive, que sur une jurisprudence établie depuis les années 1970. Comme le déclare Dr. John Gartner, un psychologue et ancien membre de la faculté de Médecine de Johns Hopkins : « L'APA se préoccupe essentiellement de la sécurité de ses membres et cherche à leur éviter les procès » (2).

Les bons sentiments

Lacan, dans sa séance conclusive du Séminaire XIX, le 21 juin 1972, apportait sa réponse à une politique des bons sentiments qui ne mène qu'au pire ; c'est le discours du maître, dans sa recherche du Bien, qui nous y conduit :

« Le discours du maître, vous en êtes, comme corps, pétris. (...) Les bons sentiments, avec quoi ça se fait ? On est bien forcés d'en venir là – au niveau du discours du maître, ça se fait avec de la jurisprudence. Au moment où je suis l'hôte de la Faculté de droit, il est quand même bon de ne pas méconnaître que les bons sentiments, c'est la jurisprudence et rien d'autre, qui les fonde.

Soyons clairs. Quand quelque chose vient tout d'un coup vous tourner le cœur parce que vous savez pas très bien si vous n'êtes pas un peu responsifs de la façon dont une analyse a mal tourné, s'il n'y avait pas de déontologie, s'il n'y avait pas de jurisprudence, où serait ce mal au cœur, cet affect, comme on dit? » (3)

1 : Une réunion informelle sur le sujet s'est tenue à Yale le 20 avril dernier.

2 : « The American Psychiatric Association looks out for the welfare of its members, to protect them from lawsuits », déclare, dans New York Magazine du 20 avril 2017, le Dr Gartner qui en l'occurrence plaide pour le devoir de mise en garde...

3 : Lacan J., *Le Séminaire, livre XIX, ... Ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 228-229.

Le désir tragique de l'abstentionniste

par Mathilde Madelin

Dans une émission d'Arrêt sur images TV (1) de l'entre-deux-tours, face à l'inénarrable Emmanuel Todd et à son éthique démographique, Olivier Tonneau rapportait que l'un de ses lecteurs lui avait indiqué la possibilité de répartir les insoumis entre les deux figures tragiques d'Andromaque (ceux qui auront finalement voté Macron) et d'Antigone (les autres), résumées ainsi : l'une se résout à choisir un mal qui lui est imposé pour éviter un mal plus grand, l'autre refuse toute compromission avec le mal, au prix de sa vie. On notera que, tout de même, cette seconde analogie est assez grandiloquente, dans la mesure où s'abstenir n'engage pas si loin, sauf à y voir l'aveu, qui échappe à son auteur, d'un désir en effet tragique quant à la mort possible du cadre démocratique au sein duquel ce choix lui est offert.

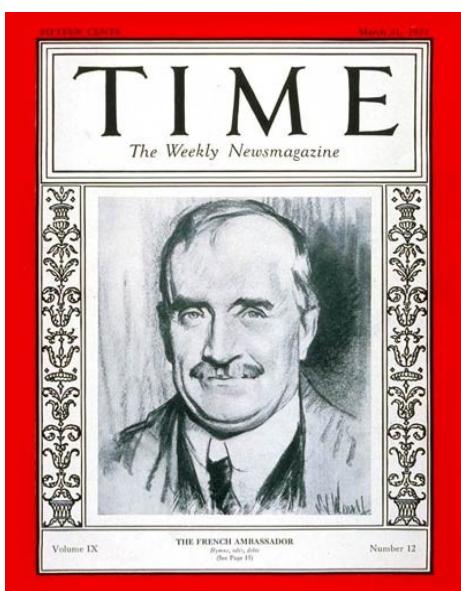
Éclairons nous plutôt de l'alternative entre les positions de Sygne et Pensée de Coûfontaine (2), dégagées par Lacan dans son Séminaire *Le Transfert*.

Sygne l'abstentionniste – plus tragique encore qu'Antigone d'après Lacan –, voulant sauver sa foi en un idéal dont la figure semble pourtant déjà destituée, y sacrifie son désir et avec lui l'essentiel de ce qui faisait le sens de sa vie, sans même être délivrée de l'horreur de son acte par la mort. Elle épouse alors, dans tous les sens du terme, c'est-à-dire y compris au sens d'une jouissance, l'abjection même qu'elle voulait combattre, et son rapport à la parole en sera réduit à un "non" qu'elle ne pourra pas même articuler.

La seconde, issue de la première, Pensée, aveugle à toute fausse pudeur et libre penseuse, vote sans illusions mais pas sans son inconscient car, ne cédant pas sur son désir – sans craindre qu'il en soit entaché puisque, par nature impur, il l'est déjà, nul besoin donc de voter plus blanc que blanc –, elle le fait passer par « les voies les plus droites », pour qu'au-delà des embûches et des entorses aux idéaux, se prolonge à travers elle une vie digne, c'est-à-dire pas seulement au niveau des besoins et des biens, mais au niveau de la parole.

1 : Émission du 28 avril 2017 : à retrouver [ici](#)

2 : Personnages de la trilogie de Paul Claudel : *L'Otage*, *Le Pain dur*, *Le Père humilié*.



Paul Claudel ambassadeur de France à Washington.
Couverture de *Time Magazine* du 21 mars 1927.

NINA VERSUS ŽIŽEK

Nina's Story

Part 3: The Slovenian Acheron

by Nina Krajnik

Two years ago, the first Lacanian psychoanalytic movement emerged in Slovenia. It became marked by the words of Juno from Vergil's *Eneid*: *Flectere si nequeo Superos Acheronta movebo. – "If I cannot deflect the will of superior powers, then I will move Acheron."* Those words accompanied Freud at the publication of the first psychoanalytic book in history, *The Interpretation of Dreams*. And these are the words that also accompanied me through the path of my own history, guided by desire of creation, invention and novelty which psychoanalysis is in its very core.

Standing alone in a country where everything that was ever known about Lacan was submitted to Žižek's long-lasting stand-up comedy and oppression, had a significant impact on the course of the events, as well on my own path as an analyst and a young woman. It has been a long time since the second dominant reference after Žižek in Ljubljana became Badiou. Two major plagiarizers of Lacan in one place: "Revolutionary without the revolution" plus "psychoanalyst without psychoanalysis" became the grotesque reality of the Slovenian *habitat*, eliminating every risk and therefore every possibility for a change. They became substitutes for something of which the small country always dreamt, but didn't dare to move.

The first steps of the psychoanalytic movement in Ljubljana hit into the context that absorbed Žižek's and Badiou's reinterpretation of Lacan. It was a pure product of University discourse – large, passive and divided – expecting repetition of what was already known. And what was "known" in Slovenia was this: Lacan is the ultimate signifier of the Mastery, joint with Hegel's absolute knowledge, giving power to the one who thinks and talks about it, "and so on and so on and so on..."

This eternal metonymy, present also in Žižek's speech, but largely adopted, dragged Lacanian psychoanalysis in a pseudo-intellectual ghetto, where it served not the subject that is finally in question, nor any other singular one, but exclusively the philosophical phantasy: "Who is the best Lacanian in town?" No desire for analysis was present. What emerged instead was a desire to undermine the psychoanalytic work and organisation, in order to regain the signifier "Lacan", that pressuposingly gave certain Slovenian philosophers such power.

As for me, I will not forget the words of Jacques-Alain Miller at the rise of the Freudian Field in Ljubljana: "If everyone heard of Lacan in Slovenia, it can be an advantage, but it is also an obstacle." It was exactly so. The place for psychoanalysis was large but it was not self-evident. It was not given. It had to be fought for.

The accumulation of biases by Žižek's group resulted in the International Initiative for the Transparency of Psychoanalysis in Slovenia, published in November 2016. It stressed the intrigues that aimed to prevent psychoanalytic events in Ljubljana, and for the first time exposed the difference between psychoanalysis and its philosophical misuse. It was not made as a critic of philosophy, but rather in order to put Žižek's modification in its structural place, in order to end the suffocation of psychoanalysis.

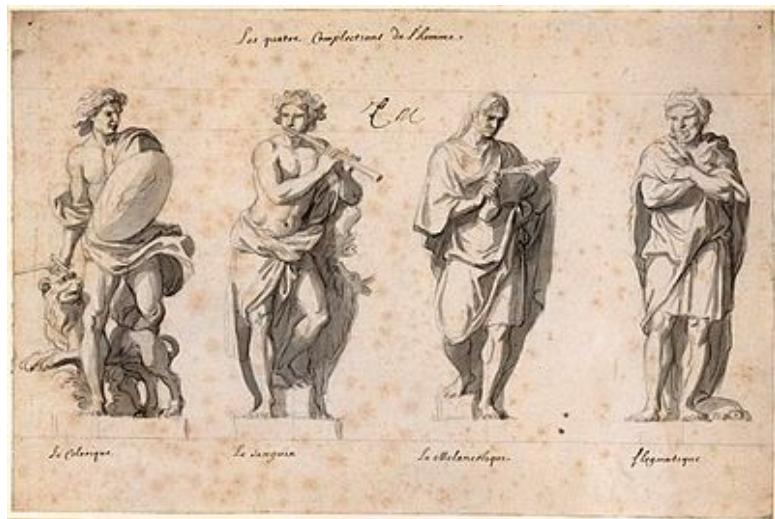
At the same time, a submissive tendency occurred by some, who in these uncertain circumstances decided to support the "philosophical Master" by backing up the post-modern approach of making psychoanalysis comfortable, likable and plunged into the principle of "anything-goes", in order to avoid its debate with society. If on one side there was the traditional problematic tendency towards "the theory without clinic", on the other hand there was the equally problematic tendency towards "the clinic without theory". Both refused to defend psychoanalysis and its ethic. These two positions contributed to the first and the second reconstruction of the group that was established throughout the movement. But at this crucial moment, the Slovenian psychoanalytic project inscribed itself into the movement of a reconquest of psychoanalysis, emphasising the importance of its clinic, its theory and its connections with other fields.

How to proceed from the moment when Lacanian psychoanalysis had now found its place in a land where a defence against it was one of the strongest? What is guaranteed, is that there is a desire for it. What is not yet guaranteed is the formation of analysts. From this point the movement continues its work, open to every subject who addresses it. This is a moment when the seminars of the Freudian Field continue in a new form and new cartel groups are gathered. They are opening the topic of the Cut. This cut opened a space for novelty that Slovenia needed for a long time, bringing the possibility of the subjective renewal and a new look into the future, in which the first Slovenian group is creating its affiliation with the New Lacanian School.

What stays crucial is that there are psychoanalysts who do not pursue only their own interest, but defend psychoanalysis from being lost or even non-existent. To act, even when standing alone. To make a change and not being one of those that Dante wrote about in the *Commedia Divina*, who in the course of their life do not decide to act, because they are the ones who sit and wait at the banks of Acheron.

When Lacan spoke about antiphilosophy, he signified the investigation of the position that was exactly what paralysed the presence of psychoanalysis in Slovenia. This was the "Lacanian philosophy" position that remained fixed in its thinking and constant waiting, unable to move. Philosophy – "it is the eternal dream". It cannot be overcome, because its "roots are indestructible." But there is "a fragile, but potent moment", that can change the situation. This was exactly the moment through which psychoanalysis in Slovenia emerged, releasing its flows and currents, and finally moved the Acheron.

CHAMP FREUDIEN ANNÉE ZÉRO



CHRONIQUE DE L'ANNEE ZERO

par Jacques-Alain Miller

Mon texte de dimanche dernier, « Champ freudien Année zéro », a été bien accueilli. J'estime que la trouée est faite dans le pratico-inerte. Le Champ freudien va entrer en fusion. Contrairement au dicton vaudois, il y a le feu au lac.

Cependant, il y a lieu de se rappeler qu'au niveau du sujet, il n'y a pas de « pour tous ». Chacun vivra l'événement en fonction de son « tempérament », aurait dit Hippocrate, mot plus élégant peut-être que l'expression certes plus lacanienne de « constitution subjective ».

Les psychologues Chess et Davidson, dans leurs articles de référence, respectivement « Temperament : Theory and Clinical Practice » (1997) et « Psychosocial Issues Affecting Social Participation » (2005), distinguent par exemple des sujets « slow to warm up », « lents à démarrer ». D'autres en revanche sont prompts. D'autres encore s'affolent, se rétractent, voire s'angoissent. Certains, émules de l'autruche, se persuadent qu'il ne se passe rien.

Il est certes préférable pour la movida que le nombre des rapides excède celui des lents, mais il ne faudrait pas que l'être d'amadou devienne le moi idéal des habitants du Champ freudien. Des collègues amoureux de leur solitude, méfiants, prudents, voire un peu paresseux, ont tout à fait leur place dans l'ensemble que nous formons. Le Champ freudien n'est-il pas fait d'épars désassortis, selon l'expression de Lacan ? Il est de bonne politique de le savoir et d'en tenir compte.

Des réserves, réticences, résistances sont inévitables, et elles sont même bienvenues. Emmanuel Kant, qui n'est pas du tout la gourde que croyait Péguy, a écrit là-dessus quelques lignes à retenir dans l'introduction à la première édition de sa *Critique de la raison pure* :

La colombe légère, lorsque, dans son libre vol, elle fend l'air dont elle sent la résistance, pourrait s'imaginer qu'elle réussirait bien mieux encore dans le vide. C'est justement ainsi que Platon quitta le monde sensible, parce que ce monde oppose à l'entendement trop d'obstacles divers, et se risqua au-delà de ce monde, sur les ailes des Idées, dans le vide de l'entendement pur.

Quoiqu'on pense de la politique de Kant, et Hegel n'en pensait pas du bien, un kantien ne serait jamais tombé comme Platon dans les rets des tyrans de Syracuse. Ce n'est pas en vain qu'un maître imaginaire comme Alain Badiou se dit platonicien quand il expose une politique *a priori* faisant litière de tous les faits (*L'hypothèse communiste !*). Mais laissons cela.

Je passe à la politique en acte dans le Champ freudien.

Celle-ci m'assure que je ne suis pas le tyran de ce Champ, car elle est désormais en passe d'être faite par tous, ou du moins par beaucoup. Je pense à Lautréamont : « La poésie doit être faite par tous. Non par un. » Ajouter : comme la politique.

Cet ajout est-il ducassien ? Oui, s'il s'agit bien d'*Ur-politique* (au sens où Umberto Eco par d'*Ur-fascisme*). Jugez sur pièce :

La poésie doit avoir pour but la vérité pratique. Elle énonce les rapports qui existent entre les premiers principes et les vérités secondaires de la vie. Chaque chose reste à sa place. La mission de la poésie est difficile. Elle ne se mêle pas aux événements de la politique, à la manière dont on gouverne un peuple, ne fait pas allusion aux périodes historiques, aux coups d'État, aux régicides, aux intrigues des cours. Elle ne parle pas des luttes que l'homme engage, par exception, avec lui-même, avec ses passions. Elle découvre les lois qui font vivre la politique théorique, la paix universelle, les réfutations de Machiavel, les cornets dont se composent les ouvrages de Proudhon, la psychologie de l'humanité. Un poète doit être plus utile qu'aucun citoyen de sa tribu.

Hum... je n'avais pas relu ce texte depuis des lustres. Il m'impressionne. Il ne m'est pas immédiatement limpide. Je n'aimerais pas être en désaccord avec le génial Uruguayan, et c'est mal porté à Saint-Germain-des-Prés. Je sais : je m'en vais mettre au programme du séminaire du 24 juin, « Poésie et politique ». Mais bien sûr ! Tous les livres de Paul Bénichou pourraient s'inscrire dans cette rubrique. Et puis... Milton ! Le *Chateaubriand* de Fumaroli. Clémenceau lui-même, avant même de ronronner avec son Alsacienne, disait (Vite, wiki !) : « Poésie et musique sont les suprêmes délices des choses. »

A côté, autre citation du Tigre : « *Démocratie : le pouvoir pour les poux de manger les lions.* » C'est du Nietzsche pour les Nuls. D'ailleurs, beaucoup dans Nietzsche est du Nietzsche pour les Nuls. Il y a là un mépris du pou que sa généalogie ne justifie nullement. Là encore Wikipédia :

Les poux avaient par le passé une valeur marchande mais surtout sociale. Les séances d'épouillages ou « *grooming* » faisaient partie des rites collectifs, tissant les liens entre membres d'une même tribu. Le pou était en effet considéré comme une sécrétion naturelle du corps humain : Aristote ou Galien le nommait « ver de peau ». Louis XI félicite un membre de sa cour qui remarque un pou sur son épaule, « Louis XIV grouillait de poux sous sa perruque ». Au XIX^e siècle, se « chercher des poux dans la tête » était une activité noble car les poux étaient considérés comme porteurs de chance et censés guérir des maladies. Vers 1850, le développement des insecticides change cette vision : les poux sont alors associés à la notion de crasse, et la contamination s'installe vers la fin du XX^e siècle dans les milieux défavorisés ne pouvant s'acheter ces insecticides. De même, les peuples ne disposant pas de ces insecticides mettent au point leur propre technique d'éradication. Les poux développant une résistance aux insecticides, cette notion de crasse et contamination se transmet à toutes les classes sociales.

Je ne dis rien du lion, dont l'image est vraiment un pont aux ânes, si j'ose dire. Je me contente de citer ce propos d'un politique plus subtil que Nietzsche et Clémenceau (il a gagné la guerre et perdu la paix), j'ai nommé La Fontaine. Relisons « Le lion et le rat » :

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux Fables feront foi,
Tant la chose en preuves abonde.
Entre les pattes d'un Lion
Un Rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le Roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un Lion d'un Rat eût affaire ?
Cependant il advint qu'au sortir des forêts
Ce Lion fut pris dans des rets,
Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire Rat accourut, et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.
Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

Je passe aux nouvelles que j'ai reçues hier soir et ce matin. Je les énumère, puis je les donne à lire.

BRESIL : je salue avec reconnaissance la déclaration du Directoire de l'EBP (1), qui facilitera l'implantation de Zadig dans le pays-continent, et m'encourage à poursuivre dans la même ligne. Suit une lettre très précise de Jésus Santiago (2) qui montre la progression de Zadig. Projet de Forum anti-corruption le 18 août à Sao Paulo.

TURIN : la tenue du « Premier Forum Européen du Champ freudien » est confirmée. Il aura lieu le 18 novembre, dans l'*aula magna* du Campus Einaudi dans l'université de Turin. Titre : « Désirs décidés pour la démocratie en Europe. » Nous en établissons le programme, Rosa-Elena Manzetti et moi.

VIENNE : Forum Zadig prévu pour le 8 ou le 9 septembre. Organisateurs : Gil Caroz et Avi Rubnicki. Le président de la République Alexander Van der Bellen s'est engagé à écrire un message à l'adresse des participants. Je m'y rendrai, ainsi que la présidente de la NLS, Lilia Mahjoub.

ESPAGNE : Joaquin Caretti Rios m'a fait parvenir la « convocatoria a la presentación de la red Zadig-España y su grupo madrileño » (Texte publié dans Cotidiano).

ITALIE : j'ai reçu une lettre de la collègue Laura Freni, de Catane, à laquelle j'ai répondu. J'attends son autorisation pour publier notre échange.

TEL-AVIV : notre collègue Susanna Huler commence des Conversations dans l'esprit « République des Lettres », sous le nom de « Shakla Vetaria (שקל ואטריה) », expression de la Guemara qui signifie en araméen : « Donner et prendre ». Voir sa lettre sur la Conversation tenue hier soir (3).

GENEVE : nous avons créé, mes amis François Ansermet, Alain Grosrichard, Charles Méla et moi-même la « Société du bout-du-lac », qui tiendra une Conversation dans le même esprit dès que nous nous serons mis d'accord sur un thème et sur les participants.

GAND : Anne Lysy m'a écrit le 2 juin : « Après consultation et brainstorming intense par mail avec Geert Hoornaert, Lieven Jonckheere, Nathalie Laceur, et "tests" auprès d'Alexandre Stevens, je propose : *Salon Hjeronymus B.* Référence à Bosch – non sans lien à Erasme, hérétique à sa façon. Il faut éviter toute référence historique qui soit empruntée par des mouvements ou publications très catholiques et/ou "flamingantes" – il y en a beaucoup (Mercator, etc.) »

LILLE : Sophie Simon, de Lille, m'apprend qu'on y avait dès longtemps anticipé la « République des Lettres » que j'ai proposée (4).

PARIS : plusieurs initiatives, que j'exposerai demain.

Un dernier mot sur l'illustration de cet article (au-dessus du titre).

Il s'agit d'un dessin de Charles Le Brun représentant les Quatre complexions ou tempéraments de l'homme. Ce dessin fait partie d'un ensemble de dessins préparatoires à l'exécution de la fameuse « Grande Commande » de Louis XIV pour des statues destinées au parc de Versailles. Excellent article de Wikipédia à ce sujet.

*



En haut à gauche, puis dans le sens des aiguilles d'une montre :

Le Colérique, statue de Jacques Houzeau.

Ce tempérament est représenté par l'emportement d'un homme, en train de bondir vers l'avant, le bras levé. Derrière lui, un lion est en train de bondir également, les pattes avant levées, soutenu par un tronc d'arbre.

Le Flegmatique, statue de Matthieu Léspagnandelle.

Le tempérament flegmatique, qui fait preuve d'un caractère froid et lent, est représenté par un vieil homme, les bras repliés sur lui-même et dans son manteau. À ses pieds se trouve une tortue, animal calme et lent par excellence.

L'original a été retiré du parc en 2007. Très érodé, il a été mis à l'abri dans la galerie basse du château de Versailles après restauration. Une copie par moulage le remplace au jardin.

Le Mélancolique, statue de Michel de La Perdriz.

Le Mélancolique est représenté par un jeune homme avec un bandeau sur la bouche pour signifier qu'il parle peu et préfère s'isoler. Il tient une bourse fermée, représentant l'avarice, et un livre ouvert car il préfère s'adonner à la lecture. La statue a été restaurée.

Le Sanguin, statue de Noël Jouvenet.

Le Sanguin est figuré par un jeune homme couronné de raisins et jouant de la flûte, attributs de Bacchus. À ses pieds, une chèvre mange des grappes qui pendent sur un tronc d'arbre. Une souscription de la Société des amis de Versailles a été lancée pour effectuer la restauration et la copie de cette statue.

Communiqué du Directoire de l'École brésilienne de psychanalyse (EBP)

« Champ freudien, Année zéro »

C'est avec une attention majeure que l'École brésilienne de psychanalyse (EBP) a suivi par internet la conférence de Jacques-Alain Miller à Madrid le 13 mai dernier. Nous sommes en train d'en récolter les effets, en nous orientant dans le symptôme du monde contemporain. Si la politique fait symptôme – fait de structure –, un traitement par la psychanalyse relève d'un choix. Telle est la voie où nous convie aujourd'hui l'inventivité du réseau *la movida Zadig* lancé par J.-A. Miller. Au Brésil, ce réseau commence à trouver ses premiers contours à partir de la constitution de deux groupes. Bien que cette initiative dépasse l'École, l'EBP, représentée par son bureau, s'engage à fournir tout le soutien nécessaire à la réalisation de leurs actions ; elle accompagnera avec un grand intérêt les avancées du réseau.

Nous nous réjouissons de l'annonce de la reprise, sous la forme d'un Séminaire, du cours de J.-A. Miller qui s'était interrompu depuis 2011. Que l'EBP, École de l'AMP et du Champ freudien, fasse série dans la transmission de cet enseignement nous enthousiasme au plus haut point. Bienvenue à ce temps nouveau pour la psychanalyse !

Luiz Fernando Carrijo da Cunha — pour le Directoire de l'EBP

Zadig au Brésil

De: Jesus Santiago

Date: 14 juin 2017 à 13:50:32 UTC+2

Cher J.-A. Miller,

Je vous avais envoyé avant-hier l'email en quatre points repris ici. Je suis resté dans le doute de savoir si vous aviez pris en considération les éléments présentés et surtout les questions concernant la réalisation d'un Forum à São Paulo au mois d'août, dans votre « Inventaire de Zadig » paru aujourd'hui.

1. Comme je vous l'avais dit, dans un email antérieur, le réseau Zadig est en plein processus de constitution. À Minas et à São Paulo, nous avons déjà mis en place un groupe "impulsor". À Rio, je suis en contact avec Romildo et Marcus André, et à Bahia avec Iordan Gurgel.
2. Il serait important de choisir un nom pour le groupe au Brésil. Nous avons deux propositions initiales : "Doces & Bárbaros" (Douces & Barbares) et "O real é nossa moeda" (« Le réel, c'est notre monnaie » faisant équivoque avec la monnaie brésilienne « real »). Ma préférence va au premier nom.
3. Nous avons l'idée de faire un Fórum sur le thème "caliente" dans la société bresilienne, à savoir : la "corruption". En fait, ce serait un Fórum "contre la corruption", qui aurait lieu le 18 août prochain, à São Paulo. Notre collègue Marie-Hélène Brousse sera à SP pour donner un cours au Clin-a et nous pourrions compter sur l'expérience de l'ECF par son intermédiaire, avec une intervention. Qu'en pensez-vous?
4. Mais plus essentiellement nous aimerais savoir si nous pourrons compter sur vous pour une activité spécialement conçue avec votre présence. Si vous confirmez – les dates aussi –, on pourra décider de l'action.

Bien à vous,

Jesus

Conversation Shakla Vetaria à Tel-Aviv

De: Susana Huler **Objet:** Psicoanalisis y politica

Date: 14 juin 2017 à 08:37:53 UTC+2 Querido JAM:

Lo de anoche, la reunion con el jurista Mota Kremnitzer, fue muy buena. Fue algo muy distinto a lo que solemos hacer. La respuesta a la pregunta acerca de los judios y la democracia no es muy reconfortante: el piensa que es muy distinto ser minoria en la diaspora y estar en el poder en Israel.

En cierto sentido, como ocurre generalmente aqui cuando uno habla con gente de izquierda, parece que quienes hemos arruinado la posibilidad de un estado palestino, somos nosotros. Yo no creo en eso, por lo menos no lo creo tanto. Por eso quiero, en la proxima reunion, que hablemos con alguien que conoce bien a los palestinos y su historia.

En lo que todos estamos de acuerdo es que la dominacion sobre millones de arabes hace que nuestra democracia se vea cada vez mas comprometida, es decir, en grave peligro. Pensando a la luz del seminario X puede entenderse que el poder del ejercito sobre poblacion civil alimenta lo peor del engaño narcisistico de la potencia.

En esa direccion, la de entender mas a "nuestras victimas"voy a trabajar para la proxima actividad. Sera una shakla vetaria en Jerusalen.

Abrazo

Suya.

Les Causeries du lundi à Lille

De: Sophie Simon

Date: 13 juin 2017 à 12:21:26 UTC+2

Cher Jacques-Alain Miller,

Merci pour votre message !

Le programme de nos conversations de l'année a été le suivant :

- en janvier, Virginie Leblanc a introduit le thème de l'année et Claude Parchliniak a présenté le roman *Branques* d'Alexandre Fritz.
- en février, Catherine Heule a exposé le travail de l'artiste peintre américain Jean-Michel Basquiat et Jean-Philippe Parchliniak, celui de l'artiste de rue britannique Banksy.
- en avril, nous avons parlé mathématiques, avec Sophie Le Goff, qui a mis en évidence le travail du mathématicien John Nash, et avec Jean-Philippe Parchliniak à propos de celui de Paul Erdős.
- en mai, Agathe Sultan a présenté le travail de l'auteur-compositeur américain Brian Wilson et moi-même, celui de l'artiste français Philippe Katerine.

Il se poursuit ainsi en 2017 :

- en juin, nous parlerons avec Thomas Roïc des *maladies de la norme* et avec Virginie Leblanc du travail de l'écrivain américain Bret Easton Ellis.
- enfin, en octobre, en partenariat avec le festival littéraire lillois « Littérature, etc. », nous recevrons Emmanuelle Guattari pour nous entretenir avec elle sur son travail d'écriture (portant notamment sur son enfance à la clinique de Laborde dans *La petite Borde*, mais aussi sur ses autres livres : *Cieux de Loire* et *New York, petite Pologne*).

Nous vous joignons également notre affiche de cette année.

Bien à vous,

Pour l'équipe des *Causeries du lundi*,

LES CAUSERIES DU LUNDI

PSYCHANALYSE ET CRÉATION
CONTEMPORAINE

LES DÉJANTÉS

POÈTES, MATHÉMATICIENS, ÉCRIVAINS
ET AUTRES CRÉATEURS HORS NORMES



De : **Jacques-Alain M**

Date : 13 juin 2017 à 11:49

Bienvenue aux *Causeries du lundi* !

Vous m'avez précédé.

Félicitations.

Tenez-moi au courant de vos activités.

Le thème de l'année me plaît beaucoup.

A vous.

CRISIS IN VENEZUELA

La salida

Gerardo Réquiz (Caracas)

Si el juego democrático se mantuviera en Venezuela habría una salida inmediata ante la crisis sin precedentes que vive el país. Mediante elecciones libres, directas y secretas se podría sustituir al actual gobierno. Solución segura si efectivamente vamos a elecciones puesto que más del setenta por ciento de la población desaprueba la gestión de Maduro.

Pero significaría la salida del chavismo del poder. Ellos lo saben. Por esa razón, ni por asomo, el régimen permitirá un conteo en las urnas.

En su lugar preparan una Constituyente ilegal e ilegítima. Con esa maniobra Maduro intenta transformar el orden democrático en un Estado *de facto* sin garantías constitucionales. Con ella vendrían unas pseudoelecciones en las cuales sólo votarían algunas minorías no representativas cuyo resultado sería la instalación de un Estado Comunal, con diversas consecuencias que se traducirían en la eliminación total de las libertades democráticas junto con la transformación del ordenamiento jurídico y político de la nación. En fin, la muerte de lo poco que queda de República, pero que les garantizaría la permanencia en el poder.

¿Acaso se aferran a él porque temen perder la revolución bolivariana?

Eso es lo que intentan transmitir a la población. Pero no, el saqueo de la nación, el desabastecimiento generalizado de comida y medicamentos, la inseguridad, la represión y muerte de manifestantes de la oposición han llegado a tal extremo que el mayor miedo de los altos funcionarios del gobierno no es a la pérdida de su revolución, que nunca lo fue, sino a la justicia internacional. Existe documentación que comprueba la participación de cada uno de los que se han enriquecido a expensas de las arcas del Estado, de sus conexiones y negocios con el narcotráfico, del blanqueo de dinero, y con expedientes abiertos de delitos de lesa humanidad. Tienen, por consiguiente, que afianzarse en el poder o buscar un arreglo donde negocien impunidad.

La impunidad es el tema precioso de esta negociación. Saben que salir del gobierno los expone a la cárcel dentro o fuera de Venezuela. Por eso esconden el verdadero motivo de su apego al poder bajo el eslogan “Nunca volverán”, haciendo ver que no hay patria sin la revolución y que sacrificarla en las urnas electorales pondría a la odiada oligarquía de la llamada Cuarta República al mando del país.

Este no es un gobierno de izquierda ni de derecha, es un populismo anarquizado. A Venezuela la gobierna un “ordinariato”, sin mentes preclaras que no dan pie con bola en la gerencia del país. Aquí prácticamente nada funciona. Venezuela está a la deriva, como dice el sociólogo Túlio Hernández. Entonces, la exaltación que hace la propaganda del Estado de un gobierno de izquierda con un presidente obrero a la cabeza, no deja de ser una fachada idealizada para que los seguidores del régimen cristalicen una identidad que los agrupa bajo la lógica de la fraternidad con todas sus secuelas de segregación y privilegios de casta.

El chavismo no es un bloque homogéneo. Aunque tratan de esconderlo tiene fisuras. Internamente pasan cosas de las que algo se sabe, y que emergen como la punta de un iceberg. La resistencia activa, con la población en rebeldía protestando en las calles, apuesta a profundizar esas fisuras y alentar las disidencias de modo que sectores descontentos del chavismo impidan la Constituyente. Porque hay que ser realista, en el escenario de una Constituyente la oposición no podrá sacar a Maduro.

Pero un peligro mayor acecha. Del círculo del madurismo, o de algún ala de extrema derecha de los militares, puede surgir un oscuro caudillo, del mismo cuño que Videla o Pinochet, que se alce con el poder y encarne el mito del “gendarme necesario” para ordenar el “bochinche” venezolano y subsumir el país en una tiranía del terror.

Un ruido de fondo hace temer esta salida.

Pero, entonces, ¿qué es lo que pasa en Venezuela?

Gustavo Zapata (Caracas)

En este momento me puede resultar más fácil precisar las coordenadas y alcances del concepto de *sinthome* en Lacan, que responder esta pregunta satisfactoriamente para mí y para quien me la formule.

No es un *gag*, solamente. Así de difícil resulta para un venezolano en este momento situar las coordenadas de esto que ya no es una crisis sino la eclosión de un horror, agazapado por años en la intención de un Amo que había sabido escamotear su ferocidad y maldad presentando su faz de “necesidad histórica” y adalid de “esa, otra, izquierda latinoamericana” (proveniente del inefable Foro de Sao Paulo), que ahíto ya de la riqueza fácil obtenida por el dinero negro proveniente de sus diferentes “negocios” (narcotráfico, corrupción, mercado negro, etcétera), ha decidido mantenerse a sangre y fuego en el poder, visto el rechazo expresado por el “pueblo” en las elecciones del 2015, para desbloquear el siguiente nivel de su plan: un Estado corporativista que sirva de fachada para una camarilla delincuencial que amparada en la realización de una utopía comunista, legitima su acción depredadora con una Asamblea Nacional Constituyente espuria, liquidando en el mismo movimiento los valores republicanos más importantes: la soberanía popular, la participación y los derechos civiles, la democracia y la libertad ciudadana.

En el curso de esta semana que transcurrió desde mi última actualización, dos elementos significativos y que al mismo tiempo pasaron un poco desapercibidos, ilustran bastante bien la dificultad para nombrar esto. La Fiscal General de la República, garante de la legalidad y el Estado de derecho en Venezuela, ha estado dando una serie de pasos deslindándose de la convocatoria espuria de Maduro y de los desmanes del gobierno. Sus últimas apariciones han sido para insistir que la constituyente es inconstitucional e inconveniente, y ha accionado judicialmente frente a lo que ha considerado excesos, sin importar que se trate de personal de seguridad del gobierno o civiles de la oposición (sí, ha habido incidentes lamentables generados por la oposición en el fragor de la contienda). Sin embargo, su condición de ser quien detenta el monopolio de la acción penal en el país la coloca en posición de hacer algo más que declarar la ruptura del orden constitucional, y no lo hace. Tiene el arma humeante en la mesa y sabe quién accionó el gatillo, pero... Eso hace que sea vista con suspicacia por la oposición. Pero al

mismo tiempo, del lado del partido de Maduro, hay un ataque sistemático que comenzó con una declaración del presidente de la Comisión Presidencial para la Constituyente, Elías Jaua, indicando que la de la Fiscal era “una opinión política más” (<http://bit.ly/2s4zn3u>), pasando por otra del ex Fiscal Isaías Rodríguez (recordado por haber sido vicepresidente de Hugo Chávez antes de ser Fiscal, y por ser muy mal poeta), que dijo que temía que “la Fiscal hubiera caído en las redes de los contrarevolucionarios” (<http://bit.ly/2rBnWyC>), hasta la estrambótica monserga de Pedro Carreño (un militar golpista compañero de Chávez, muy conocido por su rotunda afirmación de que Vladimiro Montesinos, de infame recordación para los latinoamericanos, había sido asesinado por la Armada peruana, dos días antes de que fuera apresado y deportado de Venezuela por el gobierno de Chávez) afirmando con absoluta convicción que había “sobradadas manifestaciones de insania mental” en la Fiscal, que se había convertido en “vocera política de la oposición violenta” y que iba a solicitar al TSJ “una junta médica para la evaluación de esta señora” (<http://bit.ly/2rVDVsB>). Los chavistas de a pie la llaman “traidora”, “vendida” y así.

Lo que se ve acá es la lógica del pensamiento de “esa, otra, izquierda latinoamericana”, a saber: si no piensas como yo, estás manipulado por fuerzas oscuras del imperialismo que solo quieren acabar con nuestra (inserte acá su palabra favorita: revolución, proceso, sueño...). Creo que los colegas de otros países de Latinoamérica que se encuentran o encontraban en la órbita del “socialismo del siglo XXI” podrán reconocer fácilmente lo que comento. La Fiscal está haciendo su trabajo, aporta elementos jurídicos y criminalísticos sólidos que soportan sus afirmaciones, sin estridencias y sin propaganda. Pero eso la hace reo de sospecha, junto a la ingente mayoría de los venezolanos que se oponen al pensamiento único (incluyéndome, claro). Y no es la primera vez que este régimen, en su afán de llevarnos al siglo diecinueve, utiliza como arma arrojadiza la salud mental. Casi desde el principio mismo del régimen de Chávez, la nomenclatura de la izquierda totalitaria que gobierna Venezuela sueña con un mecanismo al más puro estilo de la *lettre de cachet* del *ancien régime* francés, que les permita declarar la alienación del que piensa distinto y proceder a su confinamiento definitivo. Hace ocho años logramos detener un proyecto de Ley de Salud Mental que consagraba un mecanismo de ese tipo, pero se ve que aún no han renunciado al tema. De hecho, utilizando la justicia militar, han convertido al Helicoide en nuestra Bastilla, allí van a parar todos que son declarados terroristas por protestar y pensar distinto.

El otro acontecimiento está vinculado al video de Leopoldo López viralizado después de la visita que le hiciera Rodríguez Zapatero en la cárcel militar en la que está preso (<http://bit.ly/2r2wsbC>). Fue supervisada por los hermanos Delcy y Jorge Rodríguez, Canciller y Alcalde de Caracas respectivamente. Al día siguiente, su esposa, Lilian Tintori, aseguró que a Leopoldo López le había sido ofrecida casa por cárcel si “apagaba la calle”, cosa que según ella, él rechazó en redondo (<http://bit.ly/2swwlC>); horas después, Jorge Rodríguez en un programa de televisión que conduce en el canal del régimen, afirma que López si quería casa por cárcel pero que Tintori no lo dejó, “quien sabe con qué fines”, interrumpiendo un “proceso de negociación impulsado por el Jefe de Estado” (<http://bit.ly/2r6Jik8>). Jorge Rodríguez, además de todas las insignias que porta como miembro de la nomenclatura del régimen, fue el artífice del gerrymandering que mantuvo la ficción de que el chavismo siempre fue mayoría cuando estuvo al frente del CNE, y es, además, psiquiatra, formado en el Hospital Clínico Universitario, y en algún momento, analizante, de hecho el programa de marras se llama *La política en el diván*, y desde allí utiliza vilmente la psiquiatría y el psicoanálisis para caracterizar e insultar a la oposición. Su actuación pública desde la llegada del chavismo al poder ha probado de sobra el principio de Lacan según el cual “el débil, sometido al psicoanálisis, siempre se vuelve un canalla”.

Está claro entonces que pensar con libertad no es opción si avanzamos a la consolidación de un Estado de esta naturaleza, y consecuentemente el psicoanálisis no puede existir, y no hay cabida para el psicoanalista.

¿Qué significa esto? Un breve rodeo. Hay un hito fundamental para mi formación como psicoanalista fácilmente situable. Un pequeño escrito de Miquel Bassols de 1996: *¿Con qué se identifica usted?* Andando por ese desierto que conlleva el atravesamiento del fantasma y la caída del andamiaje de identificaciones (incluyendo la del psicoanalista como salvador), este texto vino a representar para mí un punto de inflexión que relanzó mi trabajo analizante y convirtió la Escuela y la AMP en una realidad libidinal efectiva y concreta para mí, porque sentí que podía *pensar con libertad*. Por esa razón y no otra, elegí el psicoanálisis como único oficio para mi vida hasta hoy, asumiendo el estilo de vida en el que desemboca. Luego de la crisis de la Escuela del Campo Freudiano de Caracas y su binarización, trabajé intensamente en hacer existir la Escuela y el psicoanálisis de orientación lacaniana en la ciudad, siempre con las dificultades de un binario que se revelaría unos años después un obstáculo formidable que solo un acto decidido podía sortear. Volví a sentir que *no podía pensar con libertad*. Sin embargo, liberado de la trampa de las identificaciones masificantes en mi análisis, participé con mis compañeros de ambos grupos en dar forma y producir ese acto que nos ha puesto de nuevo en el trabajo fecundo de una Escuela de Lacan. Llegado el 2014, con el estallido de la crisis política en mi país, junto a mis compañeros, traté de transmitir el horror de lo que se nos venía encima, pero todo cayó en un agujero negro inexplicable para mí. Básicamente, no entendí que hubiera en la AMP una “izquierda lacaniana” que trajera al interior de la Escuela esta obscenidad de un binario segregativo (y créanme si les digo que los caraqueños tenemos algo de experiencia con respecto al estrago de la binarización segregativa...), pues una “izquierda lacaniana” hace existir una “derecha lacaniana”, hasta que estalle la trampa identificatoria y exista la “centro izquierda”, el “centro”, la “centro derecha” y así hasta completar los círculos del Infierno. Quiero decir, llegó un momento (otra vez) que sentí que *no podía pensar con libertad*. Pero lo peor fue constatar que en lugar de entender la obviedad de que se trataba de una confrontación izquierda totalitaria *versus* república, se embozaba una coartada salvadora para el “socialismo del siglo XXI” bajo la pudorosa expresión “La situación venezolana es *compleja*”, y con eso se despachaba rápidamente el escrúpulo y se podía seguir mirando a otro lado sin remordimientos.

Afortunadamente, mis compañeros de la Sede y yo logramos bien-decir lo que se juega para nosotros en esta lucha desigual y llamamos la atención de nuestra AMP. Y Jacques-Alain Miller, a partir de la valerosa acción de los colegas de la ECF frente al ascenso del fascismo del FN, con la finura que lo caracteriza, da con una fórmula preciosa que recorta con precisión el papel y el lugar del psicoanalista en la política y de la política en la institución analítica, y nos lo explica en detalle en la Conversación de Madrid. Por enésima vez, gracias, Jacques-Alain, pues desde ese día de la Conversación de Madrid, sentí que *podía de nuevo pensar con libertad*.

PS.: Mientras termino de redactar estas líneas, me entero que las marchas de la oposición están siendo reprimidas con ferocidad y sin clemencia en los puntos mismos de concentración desde muy temprano. No les han dejado ni siquiera agruparse (<http://bit.ly/2qXJuTn>) incluso muy cerca de nuestro local (<http://bit.ly/2rCu5eh>), lo cual me hace temer por mis amigos y compañeros que marchan (Diana, Julieta, Hilema, Gisela, Cristina, Sergio, Ramón y tantos otros) y me obliga a suspender de nuevo mis seminarios en la Escuela. Al mismo tiempo

Elías Jaua, presidente de la comisión presidencial para la constituyente declara esta joya: “Los hijos del pueblo tienen vocación de poder”, por lo que manifestó que cuando les toque “entregar el Poder en “2030” será a los jóvenes, “hijos de los campesinos y obreros” (<http://bit.ly/2r6W3uX>). Este conspicuo personaje encabeza un *thinktank* chavista que pagó y paga a Monedero, Iglesias y Serrano por “asesorías” cientos de miles de euros, en el que se ha diseñado esta tragedia, llamado Frente Francisco de Miranda (irónicamente, el venezolano más liberal y republicano de nuestra historia, para mi gusto, aún más que Simón Bolívar); el comandante de la Guardia Nacional (responsable de la represión) amenaza a los ciudadanos (<http://bit.ly/2qXCfef>), en Maracaibo un militar retiene equipos periodísticos (esto es un nuevo patrón, desde hace días el régimen se ha ensañado con la prensa libre e independiente, los roban y maltratan sistemáticamente porque quieren detener a toda costa la documentación de sus desmanes) (<http://bit.ly/2sgVqnd>), y un importante dirigente del partido de Maduro suelta esta maravilla: “La única manera de no perder los beneficios del Gobierno es participar en la ANC” (<http://bit.ly/2rWK4UL>), el mismo chantaje populista de siempre, “Después de mí, la hecatombe”. La Fiscal General por su parte, esa enigmática *dama que quería un padre muerto*, sigue desmontando la narrativa del gobierno que pretende criminalizar la protesta de la oposición (<http://bit.ly/2rWLFU>). ¿Quedará aún alguna duda de que estamos a poco más de 40 días de la instalación y consolidación de un Estado Comunal totalitario corporativista impuesto a sangre y fuego por una camarilla de canallas, o todavía estamos en una situación *compleja*?

No satisfacer el deseo del amo

Jorge Yunis (Santa Fe)

Estimados colegas,

Comparto y adhiero al Comunicado de la AMP sobre Venezuela.

La libertad no es un don recíproco, es un derecho. No requiere nada a cambio. Cuando se la cercena, ya sea la libertad de expresarse, o la de tener acceso a las informaciones sobre lo que sucede -presionando o persiguiendo o cerrando o prohibiendo los medios de comunicación que no son afines a quienes gobiernan-, o, cuando en nuestros regímenes democráticos, no se tolera la división de poderes y el Estado de derecho está ausente, mal podemos intentar justificarlo.

Más aún si hay represión y cárcel para aquellos que se oponen.

He leído si no todos, casi todos los comentarios que el Comunicado suscitó. Y comparto con muchos de ellos la indignación por lo que está sucediendo en Venezuela.

Simplemente quería agregar que la ética del psicoanálisis -de la que somos responsables los herederos de Freud y de Lacan- podría resumirse en el enunciado “No satisfacer el deseo del Amo”, sea éste el neoliberalismo, el populismo, la tiranía del capitalismo científico o la tiranía del saber burocrático.

Cuando el populismo *real* -no el de las elucubraciones filosóficas- en el renovado intento por representar la totalidad de la realidad, cae en la misma tendencia mortífera que atribuye a las otras construcciones, no hemos salido del estadio del espejo y de la dimensión que Lacan otorga a la agresividad en psicoanálisis.

Es por ello que debemos retomar la tan lúcida diferenciación entre una ética principista y una consecuencialista. Está a nuestro alcance percatarnos de las consecuencias de regímenes populistas: tanto Venezuela como la Argentina de muy poco tiempo atrás, dan cuenta de sus consecuencias.

En la clase del *Seminario VII* sobre “El amor al prójimo”, Lacan hace referencia a los intelectuales de izquierda y de derecha, los *Fool* y los *Knave*, y a cómo, estas posiciones, suelen intercambiarse, pero en ambos casos, desde la beata postura de *no querer pagar el precio*.

Mi solidaridad para con los colegas y el pueblo venezolano en estos difíciles momentos.

Con un abrazo,

Jorge Yunis

Un resto de malestar a soportar

Osvaldo L. Delgado (Buenos Aires)

Cuando Freud se ocupa del amor al prójimo, va a dar cuenta de que en ese mandamiento imposible se levanta horrorizada la maldad fundamental que habita en el prójimo y en el sujeto mismo. Ese goce oscuro en el otro y que habita en el sujeto mismo, como muy tempranamente Lacan lo aborda en el Seminario *La ética del psicoanálisis*, recordando esa frase crucial de Freud en *El malestar en la cultura*: “El hombre intenta satisfacer su necesidad de agresión a expensas de su prójimo, de explotar su trabajo sin compensación, de utilizarlo sexualmente sin su consentimiento, de apropiarse de sus bienes, de humillarlo, de inflingirle sufrimientos, de martirizarlo y matarlo” (1).

Esto no es eliminable y da el acento justo al llamado por Kant “mal radical”, pero una sociedad más justa permite que esto se desplace, se metaforice, se sintomatice.

Es cierto que estos modos sublimados o sintomatizados, no producen la elevada satisfacción que da un goce en lo que Lacan llamaba, su estado primero.

Estas metaforizaciones dejan o más bien producen un resto de malestar inmodificable, que es necesario soportar. Buscar eliminarlo, conduce a lo peor.

Cuando me refiero a una sociedad más justa y democrática, no alerto sólo respecto a las manifestaciones clásicamente totalitarias, sino también a lo que Lacan formula con todas las letras en el *Seminario 7*: “La seguridad del goce de los ricos en la época que vivimos está sumamente incrementada por lo que llamaría la legislación universal del trabajo” (2).

Por todo esto, mi más profunda solidaridad con los colegas venezolanos, en estos difíciles momentos que están viviendo.

1: Freud, S., *El malestar en la cultura*, Ed. Amorrortu, Buenos Aires, 1979, Tomo XXI, p. 107.

2: Lacan, J., *El Seminario, libro 7: La ética del psicoanálisis*, Ed. Paidós, Buenos Aires, 1988, p. 242.

Lacan Cotidiano



El amo de mañana, comanda desde hoy — Jacques Lacan

nº 10

SUMARIO

EL DEBATE ARGENTINO

Los no púdicos erran — *Gustavo Stiglitz*
Elección forzada — *Diana Wolodarsky*

LECTURAS

Debates sobre el síntoma social — *Guillermo Belaga*
El final del amor — *Amanda Goya*

CAMPO FREUDIANO AÑO CERO

Presentación de la Red Zadig en España — *Joaquín Caretti, Dolores Castrillo*

EL DEBATE ARGENTINO

Los no púdicos erran

Gustavo Stiglitz (Buenos Aires)

Retomaré el guante del pudor.

No para azuzar ningún tipo de pelea personal y tampoco cualquier pudor, sino el original, el que Lacan pone en forma en el *Seminario 12*.

A diferencia de la vergüenza ante la mirada de un Otro, supuesto, tal como lo toma de Sartre en *El ser y la nada*, el pudor original es letra que bordea un real fuera de sentido.

Sin Otro. Litoral entre lo decible y lo indecible.

No es ni mostración errante ni velo engañoso, es presencia de un borde escrito en el cuerpo ante el desfallecimiento del sentido.

Hay que recordar que es el análisis el que debe producirlo.

Hago un llamado a ese pudor original, en este momento en que asistimos a ciertas mostraciones errantes —en lo que al Campo Freudiano se refiere.

Hago este llamado porque anhelo un tratamiento analítico de retornos que podrían amenazar al psicoanálisis mismo.

Aunque a decir a decir verdad, ni vislumbro, ni siento ningún final (en el sentido coloquial del término) para el psicoanálisis.

Y lo quiero bien vivo, con sus Escuelas, sus Institutos y sus redes de incidencia política, para la batalla con los verdaderos enemigos que conforman el lobby neurocientífico-farmacéutico-comportamental.

Dentro del Campo Freudiano no hay enemigos.

Están los que mantienen su transferencia con Freud, Lacan y Miller y la transferencia de trabajo con sus pares.

Y están los que ya no estarán.

Cada uno es libre de elegir.

PD: “Los no púdicos yerran”. Lacan, *Seminario 21*. Inédito. Clase del 12/3/74.

Elección forzada

Diana Wolodarsky (Buenos Aires)

Hasta no hace mucho la acción lacaniana era la vía de las Escuelas para hacer transmisión del psicoanálisis no solo en intensión sino, y fundamentalmente, en extensión. Este último ha sido siempre un desafío muy difícil de lograr para las Escuelas. Que el discurso analítico resuene en la ciudad.

Y cuando digo en la ciudad no digo en los consultorios o en los hospitales, donde no hay duda que la presencia lacaniana es indiscutible.

Se acusa a los lacanianos de jergosos y de gozar de un no hacerse comprender.

Ventaja que otras alternativas psicológicas y científicas han sabido capitalizar.

Hoy la propuesta a la que Miller 2 nos convoca (con enojo, herido, renacido): es la de no vacilar y decidir, cada uno, hasta dónde está dispuesto a llevar el psicoanálisis a la política. Apela de manera contundente a nuestro juicio íntimo.

Nos intimá.

Al día siguiente de la alocución a la AMP, necesité salir a caminar. El día era soleado.

Me encontré sentada frente a un gran lago de Buenos Aires, mirando como una serie de patos se encolumnaban detrás de uno que orientaba sus destinos. Así iban ellos muy tranquilos sin preguntarse a dónde. Transcurrían.

Pensé entonces, debo confesarlo, ¡quién fuera pato!

No soy pato ni tengo sangre de pato.

Y como me dijo una amiga escritora, que sabe bien de los momentos de angustia frente a la página en blanco: vos sabés que elegiste una militancia.

¡Qué afortunado puede ser un término en el momento oportuno!

Militancia exige renuncias personales.

Implica estar advertido acerca de esa zona oscura e íntima, que no es más ni menos que el goce de cada uno.

Miller es el primero en pronunciarse en esta renuncia decidida: ya no esperemos más al Miller 1. Él lo ha dejado.

Sin embargo, más allá de la conmoción inicial de su alocución en Madrid, que se hizo extensiva a todos los miembros que allí estábamos presenciándola (y de todos los curiosos que se alimentan de su transmisión a escondidas), entiendo que es una muerte que no nos exime del Miller 1.

Lo pienso de la misma manera en que él nos ha enseñado a leer a Lacan.

El ultimísimo no sin el primero.

Cuando hace unos años participé de la comisión de admisión, consideraba fundamental que los aspirantes a ser miembros de la EOL no desconocieran la existencia de la AMP y de la Escuela Una.

No a todos pero sí a la mayoría que entrevistaba, sorprendía mi pregunta: ¿qué está dispuesto usted a ofrecer a la Escuela?

Es una pregunta que contrabandeaba una advertencia. Que la Escuela no se agota en la Escuela de la cual se es miembro. Que la Escuela sujeto no es un lugar dador o proveedor al modo del padre clásico ni de la madre, aquella que se la supone demasiado buena.

Las Escuelas, así como la AMP, hoy esperan de nosotros que el discurso analítico despierte a un mundo que no es ni deberá ser ajeno a él.

El llamado de Miller ya no es firmar un petitorio, lo cual se puede hacer de manera anónima, silenciosa.

Consentir llevar el psicoanálisis a la política transita en un borde muy fino.

La articulación psicoanálisis y política se presta rápidamente a transformarse en política y psicoanálisis. Se presta a que despierten las pasiones partidarias, los ideales que han causado a algunos al punto de perder la vida.

Esas pasiones, las partidarias, no conviven con el discurso analítico orientado por una causa que no es la de los ideales identitarios.

Saber hacer con la orientación de llevar el psicoanálisis a la política nos lleva a tomar posición, una elección decidida y más aún, forzada.

Entonces aquella pregunta recae hoy sobre mí y sobre cada uno de los miembros de la EOL.

Porque Miller está señalando fuertemente nuestra falta de compromiso no en el espacio personal de cada uno, sino, en tanto miembros de una Escuela y responsables de un discurso.

¡Déjense de festejar! ¿Qué festejan tanto: la sede, los 25 años, el crecimiento de la EO1, el éxito del ICdeBA, las noches de Escuela animadas?

Júntense, sepárense y pónganse a trabajar en la acción lacaniana desde esta nueva perspectiva. Parece que esta es la carta que no ha llegado a destino.

¿No la supimos escuchar a tiempo? ¿Lo hicimos de manera dócil, con laxo compromiso?

Llegó la hora de responder:

Si hoy quieres pertenecer al anuario de la Escuela y en consecuencia al de la AMP, ¿qué estás dispuesto a ofrecer?

Equivale a decir: ¿a qué estás dispuesto a renunciar?

Ni pato, ni con sangre de pato, ni fácil de llevar, no tengo duda ni vacilación de cuál es mi lugar en la elección que nos convoca.

Puedo distinguir, una vez más, cual es el discurso que interpreta mi elección de un lugar en el mundo como analista.

Lo vuelvo a elegir.

LECTURAS

Debates sobre el síntoma social

Guillermo Belaga (Buenos Aires)

La noción de síntoma fue introducida mucho antes de Freud por Marx, como signo de lo que no funciona en lo real (1). Muchas han sido las referencias de J. Lacan a Marx, y en la última parte de su enseñanza las mismas se han centrado sobre el tema del síntoma. Una de ellas cobra actualidad por los conceptos que menciona: “Sólo hay un síntoma social: cada individuo es realmente un proletario, es decir, no tiene ningún discurso con que hacer lazo social, dicho con otro término, semblante” (2).

Si bien Lacan, ha dejado en claro que el síntoma no se cura de la misma manera en la dialéctica marxista que en el psicoanálisis, su lectura de Marx le permite apelar a la figura del proletario para introducir el problema del síntoma y el semblante, frente a lo real que “no es universal”, ni se puede alcanzar por la representación (3). Así, en principio, aparecería la figura marxista del proletario como “desecho”, equiparada a lo real.

Pero, a los fines de poder explicarnos mejor esta frase de Lacan, resulta muy interesante seguir el debate que mantienen Ernesto Laclau y Slavoj Zizek, ambos lectores de Lacan y Marx.

En su libro *Debates y combates*, Laclau (4) se ocupa de cuestiones cruciales de la política, poniendo distancia de las posiciones del segundo, a quien dedica una frase tajante: “Zizek no puede entender el estatuto teórico del Real lacaniano” (5).

Una de las cuestiones que conducen el debate es que para Laclau la noción de pueblo y la clásica concepción marxista de la lucha de clases son dos maneras diferentes de concebir la construcción de las identidades sociales. Entonces presenta sus argumentos desde tres perspectivas:

1. El psicoanálisis: una preocupación central de Laclau es pensar la articulación entre lo Universal y lo Particular en relación a las identidades populares.

Así, se vale de las categorías lacanianas, sobretodo en lo que respecta a la lógica del objeto *a* para pensar su concepto de hegemonía. En su argumentación, cita a Lacan para quien la sublimación consiste en elevar un objeto particular a la dignidad de la Cosa, para situar que lo pleno —la Cosa freudiana— es inalcanzable, por lo que son los objetos parciales los que encarnan esa totalidad imposible.

En resumen, subraya que la relación hegemónica reproduce esa operación, una cierta particularidad asume la representación de una universalidad que siempre se aleja. No hay una parcialidad dentro de una totalidad sino una parcialidad que es una totalidad. Así, el concepto de hegemonía política, es una relación por la cual una cierta particularidad pasa a ser el nombre de una universalidad.

En conclusión: afirma que se debe incluir la lógica del objeto *a* en el campo de las relaciones políticas.

2. La perspectiva lingüística: la toma abarcando todos los sistemas de significación, dado que coinciden con la totalidad de las relaciones sociales.

Aquí, Laclau encuentra la misma imbricación que en la perspectiva psicoanalítica, entre particularidad y universalidad.

En este sentido, plantea una posición contra la narratología, y el relativismo en las relaciones sociales. “La totalización de un sistema de diferencias”, dirá, “es imposible sin una exclusión constitutiva” (6).

Esto ilustra la noción de real que sostiene, en la cual no es un objeto especificable, dotado de leyes de movimiento propias, sino, por el contrario, algo que existe y se muestra a través de sus efectos distorsionantes de lo Simbólico. “No es un objeto sino un límite interno que impide la constitución, en última instancia, de toda objetividad”. Lo real, agrega en un modo que recuerda la lógica tórica, “establece un límite que impide toda auto-determinación por parte de lo simbólico” (7).

Es decir, que hay un desnivel al interior de la significación, que por un lado es una condición para que el proceso de significación pueda desarrollarse, y por otro esta dimensión sólo podrá tener una sutura por la vía de la retórica.

Al respecto, la figura retórica que elige es la Catacresis —que consiste en designar una cosa, que carece de nombre, usando el nombre de otra— como posibilidad misma del sentido: “Un término figural es catacrésico porque nombra y da así presencia discursiva a un vacío esencial dentro de la estructura significante”.

Esto recuerda lo dicho por Éric Laurent, que la nominación se relaciona a un vacío de descripción, a un verdadero agujero en la dimensión del sentido. Asimismo, sostendrá que la experiencia de nominación de goce falla siempre, por lo que el síntoma, que se vuelve nombre precisamente porque reúne los intereses del goce del sujeto, es un signo de lo que bascula en el régimen del Otro, y viene a marcarse como una imposibilidad de traducción del goce (8).

Volviendo a Laclau, en suma, desde la perspectiva lingüística afirma que una cierta particularidad, sin cesar de ser particular, asumirá un cierto rol de significación universal.

3. Perspectiva política: Aquí, recurre al ejemplo de Solidaridad en Polonia para pensar una Identidad popular más amplia. Subraya, que la frustración por parte de un régimen represivo de una pluralidad de demandas, creó una equivalencia espontánea entre ellas que se expresaron en una unidad simbólica. Pero, destacará que las demandas eran radicalmente heterogéneas y lo único que compartían era un rasgo negativo. Esta negatividad irreductible, subyacente, es lo que dará el carácter de representación simbólica, en este caso a Solidaridad.

En conclusión: el vínculo equivalencial se establece entre demandas radicalmente heterogéneas, en donde su “homogeneización” a través de un significante vacío es un puro *passage à l’acte*, que lleva a la construcción de algo esencialmente nuevo y no la revelación de una “verdadera” identidad subyacente (crítica a Zizek) (9).

“Esta es la razón por la que en mi libro —*La razón populista*— he insistido en que el significante vacío es un puro nombre, que no pertenece al orden conceptual. No se trata de verdadera o falsa conciencia”.

Finalmente, las tres perspectivas pueden ser resumidas del siguiente modo: en la política, al igual que en la perspectiva psicoanalítica, el objeto *a*, encarna el objeto elevado a la dignidad de la Cosa, y con la significación vía la catacresis, como figura retórica, se nombra dando presencia discursiva a un vacío esencial dentro de la estructura significante. Para Laclau la constitución de nuevos agentes -pueblos - se hace a partir de “encarnaciones figurales resultantes de una creación ex nihilo, que no es posible reducir a ninguna literalidad precedente o final” (10).

Por eso en su argumentación sostendrá que “la sociedad no es nunca un orden puramente objetivo sino que se construye en torno a una imposibilidad final” (11), para definir que la heterogeneidad constitutiva implica la primacía de lo político en el establecimiento del vínculo

social. Y que lo político para él no es “ningún tipo de área de acción regional sino la construcción contingente del vínculo social” (12).

Para retomar la lectura de la definición de Lacan, citaré otra referencia sobre el síntoma:

“El origen de la noción de síntoma no hay que buscarla en Hipócrates, sino en Marx, en el enlace que él hace por primera vez entre el capitalismo y ¿qué? – el buen viejo tiempo, lo que se llama el tiempo feudal. El capitalismo es considerado como teniendo unos efectos sobre todo benéficos, puesto que tiene la ventaja de reducir a nada al hombre proletario, gracias a lo cual éste realiza la esencia del hombre, ser despojado de todo y ser el mesías del futuro. Tal es la manera en que Marx analiza la noción de síntoma” (13).

Ernesto Laclau, en su libro, que estamos intentando hacer dialogar con otros textos para entenderlos, va a criticar algunas visiones de Marx —desde otras lecturas marxistas— como el concepto de que la historia es un relato coherente, donde necesidad y libertad de acción no encuentran distinción ante el factor objetivo que imponen el desarrollo de las fuerzas productivas. Por consiguiente, agregará, que el modelo estratégico que afirmaba que “la última confrontación antagónica de la historia tendría lugar entre la burguesía y la clase obrera”, se verifica que presenta todo tipo de inconsistencias (14).

Laclau reivindicará su posición que lo político tiene un rol primariamente estructurante, en tanto las relaciones sociales son en última instancia contingentes, y no simplemente una categoría interna a la economía.

Esta concepción, de una politización de la economía y no al revés, de lo heterogéneo y lo contingente, lo lleva a tomar la noción lacaniana de resto/residuo para cuestionar la lógica de la totalidad. Ya sea, en el caso de la dialéctica de Hegel, o la semiológica de Saussure, quien al sostener que la lengua es un sistema de diferencias “presupone una homogeneidad, en la medida que cada elemento requiere su diferencia con todos los otros” (15). Entonces, asume que todo tipo de transición dialéctica se funda en un terreno lógico saturado donde nada puede escapar a la determinación dialéctica.

Por otro lado, “este cierre no puede lograrse porque algo al interior de ese terreno escapa al control dialéctico”(16), y justamente lo que sitúa Laclau es que este cierre se malogra al presentarse “un exceso contingente que desborda la dialéctica de la historia” (17). Como consecuencia —a diferencia de lo que creía Marx— la visión de la historia como un relato coherente es puesta en cuestión.

Finalmente, donde si encuentra una entidad en la teoría de Marx que reúne ese valor contingente y en exceso, es en el lumpenproletariado. Con esta afirmación también apunta a “ese mesías del futuro” —como irónicamente lo denomina Lacan—, ya que se trata de destruir las credenciales del proletario, que idealmente le otorga Marx, como agente necesario del desarrollo histórico.

Es en tanto que la noción de la historia como historia de la producción resultó crecientemente socavada, que Ernesto Laclau definirá: “La cuestión del lumpenproletariado es importante para mí. Es la vía real que hace visible un problema más amplio: la cuestión relativa a las lógicas que estructuran la realidad social. Es por esto que he dicho que la cuestión del lumpenproletariado es un síntoma” (18).

Al respecto, habiendo arribado a este punto, nos parece que esta definición es afín a lo que dice J. Lacan en *Televisión* (19), sobre la intrusión del objeto plus-de gozar como síntoma en la civilización. Y también, los planteos que deja traslucir Laclau sobre la importancia del objeto *a* en una lógica del No-Todo, recuerdan a lo definido por J.-A. Miller en otro ámbito —el curso de la

orientación lacaniana—, que la posición del objeto *a* “hace obstáculo en todos los casos al espacio imaginario”, a la expansión del sentido. “El objeto *a* desgarra lo imaginario” (20).

Para finalizar, a la heterogeneidad Laclau la homologa con la definición de Lacan de que no hay relación sexual: “La heterogeneidad es otro nombre para lo real” (21). Con lo cual toda sociedad está surcada por antagonismos, y la heterogeneidad reside en el corazón mismo de las relaciones sociales, “es un exterior que no puede ser simbólicamente dominado”. Por eso le da ese rol al lumpenproletariado que la encarna, ya que su tesis es que la categoría de la lucha de clases es desbordada en todas las direcciones.

Ahora, habiendo actualizado y resituado estas categorías, podríamos retomar la enseñanza de Lacan alrededor de la pregunta sobre si hay saber en lo real, la distinción entre objeto *a* y lo real, y lo que en consecuencia, lo llevará a formular su teoría del *sinthome*.

Haciendo un rodeo, al definir radicalmente al “proletario”, como aquel que “no tiene ningún discurso con que hacer lazo social, dicho con otro término, semblante”, lo equipara a otra definición suya, aparentemente más clínica, no menos política, la del “llamado esquizofrénico”, como el sujeto que no está enganchado en ningún discurso, en ningún lazo social.

Así, definirá al psicótico como un “hombre libre”, por tener el objeto en el bolsillo, es decir, la Cosa a su disposición. Cuestión que ha llevado a J.-A. Miller a subrayar que “el esquizofrénico es el único sujeto que no se defiende de lo real por medio de lo simbólico. No se defiende de lo real con el lenguaje, porque para él, lo simbólico es real” (22). De esta manera, todos los discursos, lo universal del delirio, el lazo social, y por lo tanto el semblante, sólo son concebibles a partir de la posición subjetiva fuera del discurso del esquizofrénico.

Es en relación a este lugar de exclusión interna, con respecto al lazo social y al semblante, que esta teoría de Lacan trasciende la clínica de las psicosis. En base a la esquizofrenia, se desprende que los sujetos tienen una posición donde más bien se hablan a sí mismos, y en ese circuito la pulsión encuentra su satisfacción. Con lo cual, el lazo con el Otro, la transición al Otro, siempre tiene un carácter precario, problemático.

Al respecto, se debe considerar la diferencia entre la ironía del esquizofrénico y el humor. Para Freud, el chiste (*Witz*) remite al Otro, es la vertiente cómica del superyó. La ironía, que también puede hacer reír, al contrario, no es del Otro, es del sujeto y va contra el Otro. Es así como el esquizofrénico enseña sobre lo real “lacaniano”, ya que por definición no evitaría lo real, sino que la esquizofrenia no tiene otro Otro más que *lalengua*.

Con esto, resaltaría que el Otro no existe como real, sino que lo real se entiende como lo que está a nivel del significante Uno y el goce opaco al sentido.

Asimismo, cabe distinguir al objeto *a*, ya que para Lacan es una elaboración simbólica de lo real, es un semblante entre lo simbólico y lo real. Por lo tanto, no es lo real, más bien es una referencia nacida de una articulación significante, tiene una consistencia lógica que hace semblante de ser. Justamente, este aspecto, le lleva a Miller a subrayar que el objeto *a*, como semblante de ser, se inscribe dentro de una ontología formal.

Arribamos de esta manera, a un punto crucial en este debate que es la importancia de distinguir lo real (óntico), de la ontología (el Otro).

Jorge Alemán ha sabido mostrar la importancia de pensar las narrativas políticas, sin eliminar la brecha ontológica, y las manifestaciones contingentes de lo imposible. Al respecto, señala que el encuentro solitario con lo real de *lalengua* constituye el primer traumatismo, que paradójicamente es el único punto que demuestra la existencia de “lo común” como aquello diferente al “para todos” homogeneizante de la psicología de las masas.

Actualmente las categorías de lo político y sus polémicas, se resumen en tres elementos: la identificación de la emergencia de nuevas formas de subjetividades como un proceso creativo, la calificación de ese proceso como una ontología, y la crítica virulenta de las formas modernas de la universalidad, y la formulación de otra idea en las antípodas de lo que se puede entender por “universal”: lo común (23).

Asimismo, en su último curso J.-A.Miller ha demostrado que la ontología es la doctrina del ser, en cuanto ser de lenguaje, del discurso, abierto a todo tipo de equívocos. No es más que “sombras y reflejos”. Así, si el Otro forjado por Lacan se inscribe en el nivel del ser, se impone que en la época de la desintegración del Otro, del Otro que no existe, lo que si existe es el Uno del significante. El significante en tanto existe como real (24).

Surge a partir de este desarrollo una henología, que debería tomarse en cuenta en vez de las tentativas que pretenden asegurarse un universo de discurso, o una comunidad viable. Hay en primer lugar el hecho de la existencia, algo del registro del hecho bruto, salvaje y a continuación, al arrastre, las proposiciones que intentan captar eso. Miller ha mostrado este nivel de lo óntico, del significante Uno y el goce opaco en la reformulación de lo que dice John Searle en *La construcción de la realidad social*, donde distingue primero un hecho bruto, y en un segundo tiempo el hecho institucional que depende del contexto y el lenguaje (25).

Es decir la “comunidad” debe ser pensada siempre tomando en cuenta esta brecha, verdadero abismo ontológico, que Lacan ha mostrado a partir de su teorización del sinthoma, del final de análisis y de la Escuela. Podemos mencionar: el “acontecimiento de cuerpo”, el goce femenino, que sobrepasan a la Ley, y al individualismo de masa. La teoría de la Escuela, cuando en su Proposición llama la atención sobre la “confusión sobre el cero”: confusión que se establece entre el Uno no numérico del vacío marcado por el significante y el cero de la cantidad (26). A lo que podríamos sumar lo que dice Miller: “Instituir una Escuela, constituir las soledades en comunidad de Escuela” (27). La Escuela como conjunto lógicamente inconsistente, desde la lógica del “no-todo”, que se presenta “bajo la forma de una serie en la cual falta una ley de formación”.

Ahora bien, para concluir, retomemos la respuesta de Lacan a la noción de síntoma en Marx, en la clase ya citada:

“Si no hacemos del hombre sea lo que sea que vehicule, un futuro ideal, si no lo determinamos por la particularidad en cada caso de su inconsciente y por la manera en que goza de él, el síntoma queda en el mismo lugar en que lo ha puesto Marx, pero toma otro sentido. No síntoma social, sino síntoma particular” (28).

De esta manera, Lacan encuentra en el gozar del inconsciente, siempre particular, una salida al síntoma social, a lo que no anda en el campo de lo real.

Sabemos, igualmente, que la exclusión entre real y *sens-blant* (29) (sentido/semblante), como lo formula en otro momento de su seminario, lo llevó a variadas soluciones, a un impasse, o en definitiva a que uno por uno encuentre su real en los embrollos de lo verdadero.

En el propio final de análisis, habiendo transitado la experiencia de un real que está lejos de producir comunicación, que produce traumatismo, que produce un agujero (“*troumatisme*”), se verifica en la apuesta de un nuevo amor, más bien como el sinthoma engancha, roza al inconsciente del Otro.

1: Lacan, J., “El Seminario de Jacques Lacan: R.S.I”, *Ornicar?* nº 3 en castellano, Ed. Petrel, Barcelona, 1981, p. 23.

2: Lacan, J., “La Tercera”, *Intervenciones y Textos* 2, Ed. Manantial, Buenos Aires, 1988, p. 86.

- 3: *Ibidem*, pag. 82.
- 4: Laclau, E., *Debates y combates: por un nuevo horizonte de la política*, Buenos Aires, Fondo de Cultura Económica, 2008.
- 5: *Ibidem*, p. 47.
- 6: *Ibidem*, p. 21.
- 7: *Ibidem*, pp. 30-31.
- 8: Laurent, E., “Síntoma y nombre propio”, *Síntoma y Nominación*, 1^a ed.- Buenos Aires, Colección Diva, 2002.
- 9: Laclau, E., *op cit.*, pp. 22-23.
- 10: *Ibidem*, p. 23.
- 11: *Ibidem*, p. 45.
- 12: *Ibidem*, p. 51.
- 13: Lacan, J., “R.S.I”. Seminario inédito. Clase del 18-02-75.
- 14: Laclau, E., *op cit*, p. 35.
- 15: *Ibidem*, pp. 41-42.
- 16: *Ibidem*, p. 43.
- 17: *Ibidem*, p. 42.
- 18: *Ibidem*, p. 44.
- 19: Lacan, J., *Psicoanálisis: Radiofonía y Televisión* -2^a ed., Barcelona: Ed. Anagrama, 1980. p. 113.
- 20: Miller, J.A., “El envés de Lacan”, Freudiana 52, 2008, pp. 75-85.
- 21: Laclau, E., *op cit.*, p. 47.
- 22: Miller, J.-A., “Ironía”, *Uno por Uno* 34 marzo/abril 1993, pp. 6-12.
- 23: Revel, J., “Construir lo común: una ontología”, *Debates y Combates* n°2, Año 2, marzo-abril de 2012.
- 24: Miller, J.-A., Curso 2011, clase del 16 de marzo de 2011 (inédito).
- 25: Miller, J.-A., “El aparato de psicoanalizar”, *Estudios psicoanalíticos*, 4”- Eolia/Miguel Gómez Ediciones, Málaga, 1998.
- 26: Alemán, J. *Soledad: Común. Políticas en Lacan*, 1^a ed., Buenos Aires, Capital Intelectual, 2012.
- 27: Miller, J.-A., “Teoría de Turín: sobre el sujeto de la Escuela”, Atisbos del Congreso de Buenos Aires, 14 de julio de 2000, Publicación de la AMP.
- 28: Lacan, J., *R.S.I*. Seminario inédito. Clase del 18-02-75.
- 29: Lacan, J., “El Seminario: Hacia un significante nuevo”, clase del 10 de mayo de 1977, *Colofón* n° 25, enero 2005, pp. 31-40.

El final del amor

Amanda Goya (Madrid)

“Es difícil expresar lo otro que, junto con el amor a ti, es inseparable de mi pensamiento, aunque sea de modo diferente. Lo llamo el Eros, el más antiguo de los dioses según Parménides. El aletazo de ese Dios me toca siempre que doy un paso esencial en mi pensamiento y me atrevo a entrar en lo no transitado”.

De una carta de Heidegger a su mujer, citado por B.Ch.H.

La agonía de Eros, titula el filósofo coreano radicado en Alemania Byung-Chul Han, un ensayo sobre la caída que hoy sufre el amor ante “la erosión del otro que tiene lugar en todos los ámbitos de la vida y que va unida a un excesivo narcisismo de la propia mismidad” (1). Su lúcida mirada sobre esta fase de mutación de lo humano, si aún cabe esta expresión, toma nota del rebajamiento de Eros conforme los imperativos de la sexualidad y la pornografía crecen. Mientras el cuerpo se torna mercancía y, el otro, un mero objeto de goce, no se lo puede amar por haber quedado despojado de su alteridad, dice el filósofo, solo se lo puede consumir.

Es desalentador el panorama, no promete propagar nuestra *peste*. Y sin el virus del amor ¿cómo inocular un deseo por el psicoanálisis? No hay transferencia sin amor, y no hay ni habrá psicoanálisis sin transferencia, advertidos de que la resistencia anida también en ella.

Al compás de la invención de la segunda tópica Freud escribe un texto de asombrosa vigencia *Las resistencias al psicoanálisis*, donde presenta lo que llama la “primitiva reacción contra lo nuevo”, emanada del “esfuerzo que lo nuevo exige a la vida anímica”. Porque el principio del placer se opone al abandono de una porción de libido conquistada, ejerciendo una poderosa resistencia a ceder una fijación libidinal. Para este fin disponemos por fortuna del discurso analítico, en el marco de la sesión analítica, ya que de contrariar al goce se trata, el gran objetor del cambio.

En este marco Freud nos recuerda la ingrata recepción que le fue deparada al psicoanálisis en sus orígenes. Curiosamente, se le atacaba por novedoso, y ahora por antiguo, o a punto de periclitar. Vale!, pero el discurso analítico no cesa, a través de sus agentes, de insistir, y de buscar otras rutas de acceso a su real propio: el síntoma.

En eso estamos, ante algo nuevo que da vértigo. La convulsión actual de la AMP, ¿es un síntoma del *final del amor* que constata B.CH.H. en la sociedad de nuestros días, y que puede haber contagiado a algunos de los moradores de la escuela de Lacan? ¿Qué comemos hoy los analistas en el Banquete mediático de *Lacan Quotidien*? ¿Una crisis del amor?

Una política del *Eros*, parafraseando otra vez a quien me ha inspirado en esta ocasión, para que la orientación lacaniana en el mundo, no sucumba a las resistencias que opone un real encarnado en las comunidades de goce.

1: Byung-Chul Han, *La agonía del Eros*, Barcelona, Herder, 2015.

CAMPO FREUDIANO AÑO CERO

La Movida Zadig

Presentación de la Red Zadig España

Joaquín Caretti, Dolores Castrillo (Madrid)

“Para actuar en política, confiar en la autonomía del propio pensamiento es tan necesario como rebajar el nivel de las identificaciones y conseguir que cada cual se remita a su propia opinión. Dicho de otra manera, no masificar las reacciones, no encantarse con la referencia a un jefe. Se trata, por el contrario, de hacer algo múltiple, articulado y discutido”. JAM, Conferencia en Madrid, 13 de mayo. LQ nº 703.

El jueves 22 de junio a las 20,30 os convocamos a la presentación de la Red ZADIG-ESPAÑA y su grupo inicial de lanzamiento en Madrid. El 14 de mayo pasado Jacques-Alain Miller creó en Madrid la red francesa y la red catalana de ZADIG. Posteriormente, el 20 de mayo en París, nace la Red ZADIG a nivel mundial donde se decide crear la red española bajo la responsabilidad de un *grupo iniciador*. Quedaron encargados para ello 6 colegas, ampliándose más tarde a 10 miembros, que representan a todas las comunidades: Miquel Bassols, Xavier Esqué, Félix Rueda, Manuel Montalbán, Margarita Bolinches, Marta Maside, Fernando Martín Adúriz, Teresa Colomer, Dolores Castrillo y Joaquín Caretti. El nombre de todas las redes europeas será “Lo real de la vida”.

El objetivo de ZADIG es conseguir que el discurso analítico pueda incidir en la política a través de una organización específica cuando las colisiones con lo real así lo exijan. Frente a quienes prefieren contentarse con la idea de que el psicoanálisis se reduciría a una clínica de “lo individual”, Freud subrayó que no hay oposición entre la psicología individual y la psicología social. Apoyándose en esta veta netamente freudiana, JAM impulsó la campaña en contra de Marine Le Pen fruto de una interpretación sobre algo que había quedado reprimido para la clase política en las pasadas elecciones presidenciales: el origen racista y nazi del FN, la presencia del “mal absoluto” tras un semblante calculado. Ahora nos invita, con la creación de la red Zadig, a proseguir en esta senda. Dichas redes serán una “organización flexible y reticular, radicalmente descentralizada, capaz de sostener y expandir alianzas inéditas que formaron en el marco de los Fórum”. Por otra parte, nos queda claro que no se trata de convertirse en un partido político o de entrar en uno, sino que lo que se pretende es hacer escuchar a los políticos y a la ciudadanía lo que tiene para aportar el discurso analítico al debate ciudadano sobre los temas que queman en la vida cotidiana.

Dos publicaciones ya están en marcha: el folleto nº 1 de la *movida Zadig* y la revista *Heretic* que será internacional y de política lacaniana, apareciendo como suplemento a *Lacan Quotidien*. A su vez se presentó el boletín nº 1 de la revista de la Red Catalana *Rel i llamp*. Es nuestra intención hacer un boletín para ZADIG-ESPAÑA para lo cual necesitaremos de la colaboración de un grupo de colegas.

En esta presentación propondremos los temas y las causas que nos parecen importantes para incidir y defender a nivel nacional: “Todo está por inventarse”, “campo libre a las iniciativas” dice JAM en su último comunicado del 11 de junio donde anuncia el “año cero del Campo freudiano”. Esto incluye también los procedimientos de la red. Será una red que no se confundirá con la AMP ni con la ELP, aunque recibirá todo su apoyo formando parte del amplio Campo Freudiano y que nace conjuntamente con el reinicio renovado del Seminario de JAM,

—Lacan Cotidiano—

Seminario desmultiplicado, que se llevará a cabo en varios lugares del Campo freudiano, y con la intención de inscribir la enseñanza de Lacan en lo universal.

Tres textos han sido publicados en la revista de la movida ZADIG en Francia. Os los enviamos en archivo adjunto.

Saludos cordiales

Joaquín Caretti y Dolores Castrillo (Grupo inicial)

El Grupo Inicial en Madrid cuenta además con: Andrés Borderías, Santiago Castellanos, Carmen Cuñat, Mercedes De Francisco, Araceli Fuentes, Beatriz García, Susana Genta, Julia Gutiérrez, Gabriela Medin, Esperanza Molleda, Silvia Nieto, José Alberto Raymondí y Luis Seguí.

Lugar: Sede de Madrid de la ELP

Calle de la Reina 31, 1º dcha. /28004 Madrid

Correo: zadig.esp@yahoo.com

http://www.ddooss.org/articulos/textos/Simone_Weil.htm

Lacan Cotidiano

Redactor jefe: Miquel Bassols

Redactora adjunta: Margarita Álvarez

Comité ejecutivo:

Jacques-Alain Miller, presidente

Miquel Bassols, Eve Miller-Rose, Daniel Roy



Photogramme de l'œuvre de **Chantal Akerman**, *L'Homme à la valise*, 1983 Collection Centre Pompidou, Musée national d'art moderne-Centre de création industrielle, Paris© INA

INTÉRIEUR

Une exposition du 40^e anniversaire du Centre Pompidou réalisée par l'Institut mémoires de l'édition contemporaine (Imec), et présentée à l'abbaye d'Ardenne, à Caen, du 25 juin au 22 octobre 2017

Commissaire **Gérard Wajcman**

Exposition de films et vidéos de la collection du Musée national d'art moderne

Beaubourg entre à l'Imec. À l'été, l'énorme paquebot parisien vient jeter son ancre en terre normande au milieu de la belle abbaye. Quarante ans, c'est un bon âge pour les voyages. L'âge d'homme, selon Michel Leiris. Chez les Grecs, on rejoignait alors les rangs des Anciens, c'est-à-dire qu'on entrait dans l'âge de la sagesse.

Et la sagesse, qu'est-ce d'autre que la capacité de se regarder enfin soi-même, de pouvoir considérer le chemin de son existence ? Un temps de méditation et de mémoire, en quelque sorte. Il appelait un lieu lui aussi M&M, méditation et mémoire, comme l'Imec, ancienne abbaye, spirituellement propice, donc, mais par sa destination actuelle, en lui-même éminemment, matériellement, lieu de sagesse.

La seule idée de se regarder imposait un tel déménagement. Sortir de soi-même pour se regarder soi-même. En reprenant les mots de Heidegger : « C'est seulement par ce geste complexe, par ce regard de soi dans l'éloignement même de soi, que peut se constituer quelque chose comme un soi-même ». En termes lacaniens on dira que se regarder c'est se séparer, se diviser de son regard. Dégagée d'une vision de l'homme rivé à soi, la psychologie se dépsychologise et devient affaire de topologie de la vision et de construction perspective. Aussi, tout à l'inverse d'une pénétration intérieure, de descendre au plus profond de soi, se regarder demandera de s'arracher à son intérieur, de prendre, pour se voir, quelque distance. L'intimité prend l'air. Je me souviens que dans un film hongkongais de la série du Detective Lee, *Le mystère de la flamme fantôme*, je crois, alors que le héros confiait à son compagnon de captivité qu'il allait enfin sortir, celui-ci lui répondait : « Si tu sors, tu vas découvrir que le monde extérieur est moins confortable que cette prison ». Mais sortir de soi n'est pas exactement s'évader de soi, c'est s'éloigner et prendre sur soi un autre point de vue, se regarder d'un autre œil. Gymnastique perspectiviste. Aller chercher le plus intime hors de soi. Sortir de soi pour se trouver, en quelque sorte, c'est finalement le voyage de la psychanalyse. Pas un confort, non, une aventure. Lacan parlait d'*« extériorité intime »*. Il faut tout de même noter que cette *« extériorité intime »*, cette structure en doigt de gant où le dedans se retrouve au dehors appartient aussi d'origine à Beaubourg, à sa conception, qu'elle est inscrite dans son architecture même qui donne en quelque sorte à voir à ciel ouvert la tuyauterie pulsionnelle qu'on garde le plus souvent dissimulée au plus profond. L'intérieur, une affaire de point de vue.

Voilà pourquoi, à quarante ans, au moment de célébrer son accession à l'âge de la sagesse, dans un acte déjà de très grande sagesse, le Centre Pompidou a choisi de sortir de Beaubourg et de s'exposer hors-les-murs. Autrement dit, d'aller se faire voir ailleurs. Stratégie du regard d'autant plus clairvoyante que l'âge de la sagesse se trouve être aussi celui de la presbytie. Ce trouble de la vision qui rend plus difficile la focalisation n'est pas une maladie, un simple vieillissement naturel de l'œil à la quarantaine. Ce qui ne fut pas sans préoccuper Georges Perec qui écrit des « Considérations sur les lunettes » à l'âge de quarante-quatre ans et demi, ayant lu quelque part que les troubles de la vue dus à l'âge débutent vers quarante ans. Outre la topologie et la perspective, l'affaire touche à l'ophtalmologie et à l'optique. Imec, lunettes.

Le texte sur les lunettes est recueilli dans un ensemble d'essais épars de Perec publiés, de façon posthume, sous le titre *Penser/Classer*. S'interroger sur le point de savoir comment on pense pour classer, ou si on doit classer pour penser, etc., etc., c'est ce dont il s'agit. Ainsi, dans un apparent bric-à-brac allant des fiches-cuisine aux sexes, de la bibliothèque aux végétaux, des continents aux souvenirs de Malet et Isaac, regrouper en un volume des textes aussi disparates afin de traiter de la question générale d'assembler des éléments distincts dans un ensemble, était un exercice éditorial parfaitement dans l'ordre.

Mais penser comme classer ont un préalable, un fondement obligé et incontournable, qui est de voir, l'instant de voir clair. Pourquoi je tiens le texte de Perec sur les lunettes au principe de toute entreprise de penser et classer. Finalement, il me semble que le génie de Perec fut justement, ici comme ailleurs, de la chose infime au lieu sans importance en passant par le rouage microscopique et le détail dédaigné, de donner à voir ce qu'on ne voit pas, ce qu'on n'observe pas, ce qu'on ne remarque tout simplement pas — jusqu'à l'invisible, au manque, à l'absence, comme dans *La disparition*. Aussi peut-on regarder cette œuvre comme une lunette d'une puissance phénoménale, et tenir le nom de Georges Perec pour celui d'un astronome littéraire de première grandeur. Osant

s'arracher aux sillons de la tradition et donnant le privilège à l'observation, Georges Perec aura été le Ticho Brahe des temps modernes. On ne s'étonnera pas que le « Comité de nomenclature des petits objets du système solaire » ait donné son nom à un corps céleste découvert en 1982, l'astéroïde (2817) dit désormais astéroïde Perec.

Pouvoir de donner à voir, l'art de Perec est aussi un art d'exposition.

Explorateur de l'invisible, jetant des lumières révélatrices sur les zones ombreuses, secrètes et parfois cachées de l'univers littéraire, tel est lui-même l'Imec. Observatoire non du firmament d'en-haut mais des dessous de l'écriture, télescope et microscope braqués sur les profondeurs inexplorées des livres, sur la matière noire d'où ils sortent. Bathyscaphe du monde du silence des écrivains, c'est là où croise leur être profond. Imec, Insondable Maison de l'Etre Caché. Eminent laboratoire de classement et de pensée en plongée dans les abysses des Lettres et de l'être, l'Imec, Nautilus des océans de l'édition, est un vaisseau pérécien. On y consigne, on y classe et on y pense ce qui est sous la surface visible, enfermé, intérieur, cette matière immense imperceptible qui est au cœur de son univers. Pour la mettre en lumière. C'est bien une affaire de regard. Une histoire d'œil.

Dès l'instant où j'ai réalisé que l'Imec était un instrument d'optique très sophistiqué, une maison-œil retournée ouverte sur l'intérieur, sur le monde du silence de la littérature, où l'on va explorer les fonds d'archives comme des fonds sous-marins à la découverte des profondeurs de la création, j'ai compris que c'était le lieu le mieux choisi pour accueillir une série d'œuvres conçues comme des regards sur les paysages variables de l'intime.

Lacan Quotidien, « *La parrhesia en acte* », est une production de Navarin éditeur
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédacteur en chef : Daniel Roy (roy.etenot@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettistes : Cécile Favreau (Mi-dite) ; Luc Garcia.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Daniel Roy.

POUR ACCÉDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.